

NAPOLÉON BONAPARTE À FRÉJUS

par Alfred BERTINI

L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !
 Non, l'avenir n'est à personne !
 Sire, l'avenir est à Dieu !
 À chaque fois que l'heure sonne,
 Tout ici-bas nous dit adieu.
 L'avenir ! l'avenir ! mystère !
 Toutes les choses de la terre,
 Gloire, fortune militaire,
 Couronne éclatante des rois,
 Victoire aux ailes embrasées,
 Ambitions réalisées,
 Ne sont jamais sur nous posées
 Que comme l'oiseau sur nos toits !

Ces quelques vers écrits par Victor Hugo en 1832, dans son poème intitulé “Napoléon II” du recueil “Les chants du crépuscule”, résumant assez bien la destinée de Napoléon Bonaparte.

Un auteur, Jean-Baptiste-Germain Fabry¹, a publié en 1815 un court ouvrage intitulé “Itinéraire de Buonaparte, depuis son départ de Doulevant, le 28 mars, jusqu’à son embarquement à Fréjus, le 28 avril”².

Quelques pages de cet ouvrage, dont l’auteur ne cache pas son antipathie pour l’ancien empereur, qu’il tient à toujours appeler “Buonaparte” concernent l’arrivée de Napoléon à Fréjus, en avril 1814, d’où il embarquera pour l’île d’Elbe.

Ce sont ces pages qui sont reproduites ci-dessous, en respectant la graphie de l’époque.

« Napoléon partit à quatre heures du matin le mercredi 27. Le préfet, d’après les mêmes considérations de tranquillité publique, crut qu’il étoit de son devoir de ne pas quitter le cortège, et partit avec les commissaires. Sa présence ne dut pas être inutile. Le peuple répandu sur toute la route, fut paisible, et par l’effet des instructions que les maires avoient reçu de ce magistrat, le convoi arriva à Fréjus vers midi, sans que les scènes des deux jours précédens fussent renouvelées.

En arrivant à Fréjus, Buonaparte fit appeler le maire, selon son usage.

1 Jean-Baptiste-Germain FABRY (1780-1821) est un avocat publiciste, pamphlétaire antibonapartiste. Il publia trois ouvrages consacrés à sa cible préférée, qui présentent un intérêt historique car il s’attacha à recueillir des témoignages directs des événements qu’il relate :

- *La régence à Blois ou les derniers moments du gouvernement impérial*, chez les marchands de nouveautés, Paris, 1814 (27 pages).
- *Itinéraire de Buonaparte, depuis son départ de Doulevant, le 28 mars, jusqu’à son embarquement à Fréjus, le 28 avril*, seconde édition, Le Normant, Delaunay et Fantin, Paris, 1815 (88 pages).
- *Itinéraire de Buonaparte de l’île d’Elbe à l’île Sainte-Hélène*, Le Normant, Rey et Gravier, Paris, 1816 (254 pages suivies de 214 pages de pièces justificatives).

2 Ce livre est disponible à la bibliothèque de notre Société.

— *Voilà, lui dit-il, Napoléon, ce maître du monde, le voilà empereur de l'île d'Elbe. Que pense-t-on ici de cet événement ?*

— *Sire, répondit le maire, on croit que vous êtes perdu par les droits-réunis et par la guerre.*

— *Je le sais, dit Napoléon, mais trop tard ; cependant je n'ai jamais fait que prévenir mes ennemis, étant sûr d'être attaqué si je le les attaquois pas le premier.*

En même temps il se mit à déclamer contre les maréchaux qui, disoit-il, l'avoient trahi, comme si la trahison eût été nécessaire pour le renverser, et si sa folie seule n'eût pas suffi !

On ajoute que Napoléon ayant demandé quel étoit l'esprit public de Fréjus, le maire lui répondit qu'il n'avoit rien à craindre.

— *Oui, dit alors Buonaparte, j'ai été content de la réception; mais cette nuit... !*

Le maire lui réitéra les assurances qu'il lui avoit données. Alors Buonaparte répartit :

— *Je suis fâché que Fréjus soit en Provence, et de n'avoir encore rien fait pour vous ; mais j'espère que dans quelques mois je pourrai vous dédommager.*

Pendant qu'il étoit seul dans son appartement, il se promenoit avec vivacité. Il paroissoit de temps en temps à la fenêtre pour voir la marche des frégates qui arrivoient à la rade de Fréjus. Il ne se montra jamais à la fenêtre qui donne sur la grande rue.

Le préfet du Var voyant que tout étoit parfaitement tranquille, se disposant à retourner à Draguignan, eut avant de partir une seconde entrevue avec Napoléon. Elle eut lieu devant plusieurs personnes. Napoléon demanda au préfet un cheval et un secrétaire.

— *Je n'ai pas, dit-il au préfet, de cheval de selle pour le moment, et je crains de ne pas en trouver à l'île d'Elbe. Pourriez-vous m'en procurer un pour l'embarquer ?*

— *Sire, la chose est impossible. Les chevaux de luxe sont rares en Provence, et les dernières réquisitions ont enlevé le peu qu'il y en avoit ; mais j'en ai un qui peut convenir à Votre Majesté ; je le lui offre.*

— *Combien vaut-il ?*

— *Il m'a coûté quarante louis.*

— *C'est bon, Je le prends. J'aurois aussi besoin d'un secrétaire ; je voudrais un jeune homme de dix-huit ans qui n'eût pas reçu d'impressions, un simple scribe qui sût écrire lisiblement et purement.*

— *Sire, je vais chercher quelqu'un.*

Il se présenta, en effet, non pas un jeune homme de dix-huit ans, mais un homme de trente ; ce fut M. Savournain, adjoint de la commune du Muy, fils du propriétaire d'un château voisin, appelé le Rayol, où s'étoit réfugiée la princesse Pauline, qui adressa elle-même le secrétaire à son frère. On voit que si ce n'étoit pas un jeune homme neuf, et qui n'eût point reçu d'impressions, il ne pouvoit en avoir reçu de défavorables sur le compte de Napoléon, auprès duquel il ambitionna lui-même d'être placé. Comme il était fonctionnaire public, M. le préfet lui représenta qu'il devoit adhérer au gouvernement provisoire avant de partir, ce qui fut fait.

Napoléon, pourvu d'un secrétaire et d'un cheval, deux choses qu'un fréquent usage lui avoit rendu indispensable, mais dont un souverain de l'île d'Elbe eût pu se passer à la rigueur, se disposa à quitter la France. Vainement par son traité avec les puissances, Saint-Tropez étoit désigné pour le lieu de son embarquement; vainement la frégate et le bâtiment qui lui étoient destinés s'étoient rendus dans ce port où ils l'attendoient, il fallut s'embarquer à Saint-Rapheau, à ce même port de Fréjus, qui quinze ans auparavant l'avoit vu arriver d'Egypte avec un cortège plus modeste, mais environné de tout l'éclat de la gloire militaire. C'étoit alors le général Buonaparte qui abordait ; maintenant c'est l'ex-empereur Napoléon qui va s'embarquer après avoir, comme on l'a dit, tué le général Buonaparte, en occupant le premier trône du monde.

Voici les détails relatifs à l'embarquement :

L'art. 16 du 11 avril portoit : « Il sera fourni une corvette armée et les bâtimens de transport nécessaires pour conduire au lieu de sa destination S. M. l'empereur Napoléon, ainsi que sa maison. La corvette demeurera en toute propriété à Sa Majesté. »

Des ordres furent donnés pour l'exécution de cet article, et transmis par un courrier extraordinaire du gouvernement, qui arriva à Toulon le 24 avril. Il étoit porteur des dépêches du ministre de la marine pour le préfet maritime.

Le lendemain 25, on vit partir de ce port la frégate la Driade et le brick l'Inconstant. On sut que le commandement de ces bâtimens avoit été donné à deux officiers de marque (M. le comte de Montcabrié, capitaine de vaisseau, et M. le vicomte de Charrier-Moissard, capitaine de frégate), et qu'ils étoient montés par un état-major et un équipage d'élite. On ne douta pas, d'après ce choix, de la nouvelle qui avoit couru que ces bâtimens alloient prendre Napoléon à Saint-Tropez, et le conduire à l'île d'Elbe. En effet, ils arrivèrent à Saint-Tropez le lendemain 26, et y trouvèrent une partie des troupes autrichiennes formant l'escorte de Napoléon. Celui-ci devoit les joindre. Mais après qu'on l'eût attendu inutilement, on apprit, le 27 au matin, que la difficulté des chemins empêchant le convoi de se rendre à Saint-Tropez, il continuoit sa route pour Fréjus, où les troupes et les bâtimens eurent ordre de se rendre pour son embarquement. Ces nouvelles furent apportées par M. de Koulvaloff, aide-de-camp du comte de Schouwaloff, et par M. de Clam, aide-de-camp du prince de Scharwartzenberg, qui arrivèrent successivement à Saint-Tropez, et se rendirent à bord de la frégate la Driade.

Peu d'instans après l'arrivée de ces officiers, une frégate anglaise, ayant pavillon parlementaire, passa devant le port de Saint-Tropez. On sut, par le rapport d'un officier envoyé à bord de cette frégate, qu'elle se nommoit l'Undaunted (l'Indomptée) ; qu'elle étoit commandée par le capitaine Usher ; qu'elle venoit de Marseille, et alloit à Fréjus, d'après les ordres du colonel Campbell.

La frégate la Driade ne tarda pas à appareiller pour Fréjus, ayant à son bord M. de Koulwaloff et M. de Clam. En entrant à Saint-Rapheau (port de Fréjus), elle trouva la frégate anglaise qui y avoit déjà mouillé, et qui se disposoit à embarquer les équipages de Napoléon.

M. le comte de Montcabrié se rendit aussitôt à Fréjus. Il vit le grand-maréchal Bertrand, à qui il fit part de sa mission. Il vit ensuite Napoléon lui-même pour le même objet. On rapporta différemment ce qui s'étoit passé dans cette double entrevue.

Les uns prétendirent que Napoléon ignorant ou feignant d'ignorer qu'il dût être transporté sur un bâtiment français, avoit d'avance pris des arrangements pour passer sur un bâtiment anglais ; arrangements qu'il n'étoit plus en son pouvoir de changer ; suivant d'autres, le choix de la frégate n'avoit pas été laissé à Napoléon, mais avoit été fait par les commissaires ; d'autres enfin ajoutèrent que Napoléon (engagé soit par son propre choix, soit par celui des commissaires, avec l'Undaunted) avoit proposé à M. de Montcabrié de l'accompagner avec sa frégate, mais que ce commandant étant seul chargé de la conduire, ne s'étoit pas cru autorisé à partager cette mission, surtout pour n'y prendre qu'une part secondaire, et qui eût, en quelque sorte, subordonné le pavillon français au pavillon anglais, ce à quoi M. le comte de Montcabrié ne pouvoit consentir.

Quoi qu'il en soit de ces différentes versions (dont les deux dernières n'ont rien qui ne puisse se concilier, et paroissent vraisemblables l'une et l'autre), il est certain que M. de Montcabrié, après avoir vu Napoléon et le grand-maréchal Bertrand, s'empressa de remettre à la voile pour Toulon où il étoit de retour le 29. Il étoit rendu à Paris le 5 mai. Il paroît que sa conduite fut approuvée par le gouvernement, puisqu'il fut chargé d'une nouvelle mission pour l'île d'Elbe, celle de conduire dans cette île le brick l'Inconstant, et d'en ramener la garnison.

Mais revenons à Buonaparte.

Le jeudi 28, tout le cortège se disposa au départ pour Saint-Rapheau. Une partie des commissaires et des hussards s'y rendit. On embarqua des effets. Cependant Buonaparte n'arrivoit point. A neuf heures on annonça qu'il avoit eu une indigestion de langoustes.

Soit que cette indigestion fût réelle, soit qu'elle fût feinte, elle retarda l'embarquement, qui n'eut lieu qu'à onze heures du soir. Au moment où il se fit, le commissaire russe dit : "Adieu, César et sa fortune". Les Anglais tirèrent vingt-un coups de canon.

Le commissaire autrichien et le commissaire anglais s'embarquèrent avec Napoléon. M. le comte de Schouwalow et M. de Truschels retournèrent à Paris. »

C'est ainsi que J.-B.-G. Fabry a décrit le départ de Napoléon depuis Fréjus pour l'île d'Elbe. Dans son troisième ouvrage consacré à l'empereur, *Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île Sainte-Hélène*³, l'auteur décrit l'épisode des Cent-Jours, qu'il appelle « la seconde usurpation ».

Il explique que dès que l'on apprend le débarquement de Napoléon à Golfe Juan on s'attend à ce qu'il emprunte les grands axes pour rejoindre la capitale et donc que, dans le département du Var, les troupes disponibles pour arrêter sa progression sont concentrées dans le secteur de Fréjus. Pendant ce temps l'ex-empereur se dirige vers le nord, vers la future "route Napoléon".

Voici le passage du livre où sont décrites les péripéties varoises et plus particulièrement l'action du préfet :

« ...C'est ainsi que Buonaparte arriva sur la frontière du département du Var, après une marche de vingt lieues, ayant fait faire à sa troupe deux grandes journées d'étape dans un jour.

On nous demandera peut-être ici ce qui se passait à Draguignan, chef-lieu du département du Var. Voici ce qu'on lit dans le Moniteur du 6 mars :

“Le 2, le général Morangier qui commande dans le département du Var, avoit réuni à Fréjus la garnison de Draguignan et les gardes nationales des communes environnantes : toutes les routes qui auroient pu permettre aux hommes débarqués des communications avec la mer, ou la possibilité de retourner sur leurs pas, sont bien gardées et entièrement interceptées.”

Ainsi, pendant que Buonaparte alloit vers le nord, et s'éloignoit rapidement des bords où il avoit débarqué, le général Morangier se rendoit sur ces mêmes bords, plus occupé à lui couper toute retraite sur ses derrières, qu'à arrêter ses progrès dans l'intérieur.

Le même jour 2 mars, la frégate la Fleur-de-Lis entra au golfe Juan à onze heures du matin, vingt-deux heures après Buonaparte, qui partoît alors de Grasse. Sa dépêche de la veille arriva à trois heures du matin à Toulon, et donna avis aux autorités du débarquement de Buonaparte ; elle y fut apportée par un officier de la Fleur-de-Lis, qui vint depuis Antibes, en présence même des soldats de Buonaparte.

C'est ici le lieu de parler du zèle actif de M. de Bouthillier, préfet du Var.

Ce magistrat expédia des courriers 'à Paris et aux divers préfets et généraux placés sur les deux routes où pouvait passer Buonaparte ; savoir, au maréchal Masséna, qui se trouvoit à Marseille, et aux préfets d'Avignon, de Valence, de Lyon, et dans une direction parallèle à ceux de Digne, de Gap, de Grenoble.

Lui-même, à la tête de quelques gardes nationales, se porta sur la première de ces routes, la seule où Buonaparte pût passer avec ses canons, qui ne servirent qu'à tromper ce préfet.

Les lettres qu'il écrivit à M. le maréchal Masséna, les 2 et 3 mars, pour le prévenir du fatal débarquement, sont des monumens d'une fidélité et d'un zèle qui furent partagés par bien peu de personnes. Ces pièces méritent d'être conservées. Les voici :

Fréjus, 2 mars.

“MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Ayant été informé cette nuit, à quatre heures, que cinquante hommes de la garde de Buonaparte, venant de l'île d'Elbe, étoient à Cannes, et faisoient partie d'un fort détachement débarqué au golfe Juan, dont on porte la force, depuis deux cents hommes jusqu'à trois cents, je me suis rendu à Fréjus, et j'ai mis en réquisition les gardes nationales des communes du Muy, du Puget et de Roquebrune, pour se joindre aux cent hommes de la garnison de Draguignan, que M. le général Morangier a jugé convenable de diriger sur ce point. J'ai également envoyé des ordres aux communes de Fayence, Seillans, et environs, pour prendre les armes et garder les passages, en avertissant Draguignan de ce qui viendrait à leur connoissance, puisque l'on assure que cette troupe, à la tête de laquelle on va même jusqu'à placer

³ Voir note 1.

Buonaparte, se dirige par Grasse sur les Basses-Alpes. Une reconnaissance de gardes nationaux et de douaniers, de troupes de ligne et de gendarmerie, vient d'être envoyée sur la route de l'Esterelle, avec ordre de pousser jusqu'à Cannes. Nous ignorons, jusqu'à ce moment, ce qui de passe à Antibes, la communication étant interceptée, puisqu'aucun voyageur n'a paru depuis hier au soir. J'ai rendu compte aux différents ministres, par le courrier d'aujourd'hui, de cet événement, et j'ai pensé, M. le Maréchal, qu'il étoit de mon devoir de vous informer de la conduite que j'avois tenue, et des dispositions qui avoient été faites.

Je suis, etc...

Signé le comte DE BOUTHILLIER”

On voit que M. de Bouthillier, en écrivant cette première lettre, devoit les événemens, qu'il annonça le lendemain d'une manière positive à M. le maréchal par la lettre suivante :

Fréjus, 3 mars.

“M. LE MARÉCHAL,

Je m'empresse de vous informer que les troupes à la tête desquelles est Buonaparte, ont dû coucher aujourd'hui à Digne ; elles se composent de ce Qui faisoit sa garnison à l'île d'Elbe, environ mille hommes. Il a avec lui quatre ou six pièces de canon de campagne et beaucoup d'argent. Il achète des chevaux à tous prix. Il se dirige sur Grenoble et Lyon ; mais la route qu'il a prise doit lui offrir beaucoup de difficultés.

J'avois réuni ici toutes les gardes nationales des communes voisines, croyant, lorsque je suis parti de Draguignan, qu'il se dirigerait de ce côté ; mais que pouvoit cette troupe mal armée ? J'ai déjà eu l'honneur de vous adresser, monsieur le maréchal, un rapport par ordonnance de gendarmerie, et vous avez été instruit par cette arme des dispositions qui avoient été prises :

Les lieutenances de gendarmerie de Toulon et Brignoles sont réunies au Luc, en attendant de nouveaux ordres. Douze hommes de cette arme sont à Fayence.

Les vingt-cinq hommes du 87^e qui sont depuis long-temps à Saint-Rapheau, y sont retournés ce matin.

Cinquante hommes, venus de Draguignan, y retournent par Fayence.

Je vais à Cannes, à Antibes et à Grasse, organiser encore les gardes nationales, et en faire armer, s'il est possible, pour qu'elles deviennent disponibles en cas de besoin.

Un courrier, que j'envoie à Lyon et à Paris, doit en faire partir un d'Aix pour vous porter la présente.

J'oublois de vous dire, M. le Maréchal, que mon département est aussi tranquille que possible, et que cet événement n'a fait écarter personne de son devoir. Il est cependant affreux de penser que ces mille hommes sont partis de l'île d'Elbe sans être vus de la frégate en croisière, et sont débarqués sans qu'il y ait un seul coup de fusil tiré.

Je suis, etc...

Signé le comte DE BOUTHILLIER”

Telles furent les mesures prises par M. de Bouthillier. On lui a reproché de s'être porté à Fréjus, au lieu de se diriger sur Sisteron ; mais pouvoit-il supposer que les autorités du département des Basses-Alpes, qu'il avoit prévenues, et qui n'étoient qu'à quelques lieues de cette ville, ne prendroient aucune mesure pour en faire garder le pont ?

Nous verrons plus loin l'usage que M. le maréchal Masséna fit des lettres de M. de Bouthillier. Continuons à suivre Buonaparte, qui s'avançoit rapidement sur Digne, pendant qu'on le cernoit vers Fréjus... »

Ainsi se termine la relation de l'alerte fréjusienne lors du retour de l'île d'Elbe.